

Préface

*Qui n'a pas le sens moral, ou le goût des lettres,
on peut considérer qu'il est enfermé dans une
maison vide dont la porte reste obstinément close.*

L'Illettré d'Andong, Anonyme

Le deuxième volume de notre anthologie, Contes et récits de Corée¹, est consacré aux « Femmes remarquables ». Certes, nous avons déjà rencontré, dans le premier volume, d'extraordinaires combattantes et vengeresses, toutes fermement décidées à défendre leur honneur et leur droit, à coups de sabre ou de poignard ; et dans le troisième volume, nous retrouverons des veuves confrontées aux impitoyables lois sociales qui les ensevelissent ; mais pour l'heure, nous allons découvrir des portraits de Femmes-Courage aussi variés qu'impressionnants.

Ces textes nous sont parvenus en chinois, rédigés ou collationnés par des lettrés dont le but était, paradoxe apparent, de promouvoir une culture essentiellement coréenne, face à la suprématie de la culture chinoise. Écrire en chinois était leur accorder une égale dignité, selon les modèles lettrés néoconfucéens dominants. Mais cela ne suffisait pas, car en dehors d'une petite élite aristocratique, les « gens de Joseon² » ne maîtrisaient pas le chinois, et c'était pour eux que le grand

1. Pour une présentation plus générique de ces formes de textes, nous renvoyons le lecteur à la préface du t. 1, « Guerres et vengeances », Paris, Imago, 2021.

2. Joseon est le nom de la Corée sous cette longue dynastie (1392-1910).

roi Sejong avait élaboré, au début du xv^e siècle, un alphabet spécifique qui allait permettre d'écrire la langue coréenne, et qui serait enseigné à tous ceux qui désormais pourraient écrire et lire, dévorer des récits, ou les écouter lors de séances publiques. Ainsi les premiers lecteurs seront pour beaucoup des lectrices, cible privilégiée de la version coréenne de ces récits, écrite plus ou moins simultanément à la version chinoise, et ceci explique sans doute le rôle prépondérant de toutes ces figures de femmes auxquelles s'identifier.

Commençons par le commencement, si l'on peut dire, avec « Le Lettré Yi qui sautait le mur », une des cinq nouvelles de Kim Shi-seup (1435-1493), moine vagabond qui a « créé » le roman coréen. Ce texte est à la fois une sublime histoire d'amour éternel, un récit sauvage de guerre et de massacres, un conte fantastique, et une leçon de poésie chinoise : bref, un chef-d'œuvre.

Le conte suivant, « Le Lettré Sim qui guettait sous l'auvent », de Yi Ok (1760-1812), résonne comme un lointain écho, postérieur de trois siècles, et beaucoup plus sombre : si la mort en est toujours l'horizon, il n'y a plus de consolation. Ce texte et le précédent présentent des titres parallèles, qui mettent en avant l'homme, le Monsieur fougueux, qui se croit tous les droits. Mais ces jeunes lettrés, Yi ou Sim, si transgressifs au début, ne nous paraissent-ils pas vite bien fades, dépassés par les événements, voire de vrais couards ? — alors que les portraits de jeunes femmes nous montrent deux personnages d'une rigueur et d'une volonté inflexibles, d'une hauteur qui les rendent intemporelles.

Les deux récits suivants vont nous montrer encore deux femmes de caractère, qui vont prendre en main la destinée de l'homme qu'elles aiment, l'obliger à se ressaisir, et le conduire

à une même reconnaissance finale : la sacro-sainte réussite au Grand Concours. Il est intéressant de voir comment, dans les deux cas, nos jeunes lettrés, fils de la meilleure famille qui soit (lignée noble, père ministre), seront littéralement sauvés du déshonneur par des femmes qui leur sont socialement très inférieures. La petite « Fée à la Flûte de Jade » n'est après tout qu'une vulgaire gisaeng (courtisane), et « L'Illettré d'Andong » a été marié, pour s'en débarrasser, à une fille de la bourgeoisie de province. Mais de quelle force de caractère elles vont faire preuve, l'une comme l'autre... Et l'une comme l'autre montreront aux lecteurs (aux lectrices !) que les qualités du cœur et de l'esprit ne sont pas l'apanage des seuls nobles yangban, si fiers de leurs prérogatives.

Avec « La Femme du saunier », nous découvrons, de manière plus crue, plus triviale, cette réalité sociale d'un Joseon en pleine évolution. Ce texte de No Myeong-heum (1713-1775) met en scène un noble yangban, héritier aussi décaqué qu'incompétent, et une fille de petit fonctionnaire pauvre, et nous conte avec virtuosité comment celle-ci triomphera de la fatalité sociale par son sens inné (et finalement magique !) du commerce. Encore une fille du commun à l'ouvrage : l'anonyme « Déguisée en homme, elle retrouve son vrai mari » nous trace avec verve le portrait d'une jeune fille qu'une noble famille de yangban cherche à berner le jour de son mariage, et qui se défendra avec une énergie qui a dû donner à rêver à bien des lectrices...

Enfin, un petit bijou du lettré Kim Ryeo (1766-1822), « La Belle-Fille vertueuse et le tigre ». Comme le précise l'éditeur coréen : « Il va sans dire que ce récit est une pure fiction. » Mais quelles vérités se masquent derrière une si étrange histoire ?

Pour finir, en hommage aux aïeules de toutes nos héroïnes, deux brèves fictions presque archaïques, deux brèves « moralités légendaires » extraites du plus vieux recueil de récits connu concernant la Corée, le Samguk Sagi, « Mémoires historiques des Trois Royaumes », compilés par Kim Bu-sik (1075-1151) : « Ji-eun ou la piété filiale », et « Demoiselle Seol ou le miroir brisé ».

* *
*

Conscient de la distance temporelle et spatiale qui nous sépare de ces textes, et soucieux de la curiosité du lecteur d'aujourd'hui, nous avons inclus à la suite des récits des « Commentaires », où nous donnons diverses indications contextuelles, récit par récit. Ils sont discrètement appelés par des astérisques, mais pour rendre la lecture de ces contes la plus fluide possible et leur conserver leur caractère ludique, nous ne saurions trop conseiller de résister à la tentation et de n'y recourir que dans un second temps...

Han Yumi & Hervé Péjaudier

LE LETTRÉ YI, QUI SAUTAIT LE MUR

I

C'est à Songdo, près du pont Nakta, que grandit le lettré Yi. Parvenu à l'âge de dix-sept ans, il montrait déjà une admirable prestance et de rares talents. Étudiant au Grand Institut Sung-kyunkwan, il n'aimait rien tant que lire des vers durant ses promenades *. Dans le hameau de Seonjuk vivait une Demoiselle Choe, issue d'une famille renommée. Âgée de quatorze ou quinze ans, douée d'une grande beauté et d'un goût certain pour la broderie, elle se trouvait également férue de poésie. Tout le monde chantait les louanges de ces deux jeunes gens.

*Le garçon Yi est doué de si vastes talents
La demoiselle Choe est si fine et si belle
Qu'à voir tant d'élégance et si fières allures
Tous les cœurs affamés se trouvent rassasiés*

Le chemin du lettré Yi, quand il se rendait à ses cours, ses livres sous le bras, passait devant la maison de la Demoiselle Choe. Une rangée d'une dizaine de saules en longeait le mur, au nord. Leurs branches se balançaient mollement sous la brise. Le lettré Yi aimait se reposer à leur ombre.

Un jour, le lettré Yi jeta un œil par-dessus le mur. Un magnifique massif de fleurs pleinement épanouies charma son regard. Le jardin était bercé par le bourdonnement des abeilles et le chant des oiseaux. Un petit pavillon brillait derrière un fouillis de fleurs qui recouvrait sa façade. La jalousie de perles était à demi baissée, derrière laquelle tombait plus bas la soierie d'un voilage. Là, il aperçut, assise, une bien belle demoiselle. Délaissant un instant la broderie qui l'occupait, elle avait posé son menton dans le creux de ses mains en coupe, et récitait le poème suivant :

Je brode lentement

Seule à l'ombre

Du voilage de soie

Quand pleurent les loriots

Dans le jardin

Parmi les fleurs offertes

Quelles raisons cachées

D'en vouloir

Aux souffles du printemps ?

Mais je suspends mon geste

En silence

Songe à mon bien-aimé

Là-bas sur le chemin

Qui s'avance

Je ne sais quel il est

Col bleu large ceinture

Le devine

Entre branches de saule

*Oh, être une hirondelle
M'envoler
Loin du voile de soie*

*Pour effleurer la haie
Par-dessus
Cette arête du mur*

Quand le lettré Yi entendit ce poème, il se sentit saisi de l'irrépressible désir de montrer à son tour ses talents de poète, mais la porte était haute, son accès interdit, et les appartements privés, sis au fond du jardin, tout à fait hors d'accès. Contrarié et déçu, quel autre choix que de reprendre son chemin ?

Au retour de l'École, le lettré Yi composa en chemin trois poèmes. Il les écrivit sur une feuille, qu'il enroula autour d'un fragment de tuile tombé d'un toit, et jeta ainsi par-dessus le mur.

*Les douze pics des Monts de Wu
Pli selon pli couverts de brumes*

*À demi se dévoile un pic
Tout imprégné de pourpre et jade*

*Pauvre roi Xiang du pays Chu
Seul sur sa couche avec ses rêves*

*Ils deviendront nuages et pluie
Détrempant le plateau radieux*

*Le musicien Sima Xiangru
Voulut charmer Zhuo Wenjun*

*Son cœur en fut si bien séduit
Qu'amour enfin l'occupa toute*

*Épanouis-toi, fleur araignée
Frôlant le mur peint rouge et vert*

*Où voleront tes longs pétales
Quand le vent les emportera ?*

*

*Si le destin me sourira
Ou s'il me tournera le dos*

*Vaines questions qui me torturent
Un jour me pèse comme un an*

*Que ce poème ainsi offert
Puisse permettre la rencontre*

*Lors sur le Pont des Orchidées
Deviendrons-nous des Immortels* ?*

Intriguée, Demoiselle Choe envoya sa servante Hyang-a voir d'où venait ce bruit. Celle-ci trouva le paquet et le remit à sa maîtresse, qui découvrit les poèmes du lettré Yi. Elle déroula la feuille, et les lut. Elle sentit son cœur se remplir de joie. Puis elle traça huit caractères sur une feuille blanche, qu'elle jeta par-dessus le mur : « N'ayez de crainte au crépuscule. »

Profitant donc de la tombée complice du jour, le lettré Yi, comme on l’y avait invité, gagna la maison de Demoiselle Choe. Là, il aperçut une branche de pêcher, agitée par la brise, qui dépassait au-dessus du mur. Il s’approcha pour mieux voir. La corde d’une balançoire y était nouée, qui se tendait sous le léger poids de son siège en bambou. Le lettré Yi empoigna la corde, et grimpa le long du mur, qu’il franchit. La pleine lune étincelait au sommet du mont, répandant au sol l’ombre des fleurs dont le frais parfum embaumait. Il sembla au garçon être tombé au beau milieu du Paradis des Immortels. Une douce joie inonda son cœur. Mais tout cela lui paraissait à la fois si étrange et mystérieux qu’il ne pouvait empêcher ses cheveux de se dresser de peur.

Le lettré Yi regarda sur sa gauche, puis regarda sur sa droite. Et là, il découvrit Demoiselle Choe, cachée au milieu d’un massif de fleurs. Elle et sa suivante Hyang-a s’occupaient à cueillir de ces fleurs qu’elles piquaient dans leur chevelure. Puis elles allèrent s’asseoir un peu à l’écart, sur une courtépointe. Demoiselle Choe riait doucement en regardant le lettré Yi. Puis elle se mit à chanter la première, et improvisa la strophe suivante :

*Que les fleurs épanouies sur les branches des arbres
Du pêcher, du prunier, sont jolies
Que la lune éclairant mon oreiller brodé
De deux oies enlacées est superbe*

Il lui répond d’une autre strophe :

*Mais hélas si jamais ce parfum de printemps
Se retrouve en plein jour dévoilé
Craignons le coup de vent, le souffle de tempête
La douleur, la souffrance et les pleurs*

Demoiselle Choe se rembrunit à cette évocation de possibles tempêtes et tourments. Lors, elle dit : « Dès le premier instant, je me suis juré d'être à vous pour la vie, de prendre mon petit panier de vannerie et mon balai en paille pour m'occuper de la bonne tenue de notre ménage, et de connaître avec vous le bonheur pour le reste de nos jours. Comment osez-vous me parler de manière si impudente ? Moi qui ne suis qu'une simple femme, mon cœur est plein de quiétude, et rien ne saurait m'effrayer. Je suis étonnée qu'un garçon comme vous, promis au plus bel avenir, se montre si effarouché. Pour ma part, dût ce qui se passe au plus privé du quartier des femmes être connu du monde entier, dût même la colère de mon père s'abattre sur moi, j'en assumerai l'entière responsabilité. Hyang-a ! Rentrez dans mes appartements, et préparons une table avec du vin et des gâteaux * . »

La servante s'éloigna pour préparer ce qu'on lui avait demandé. De tous côtés régnait un calme étrange, on ne percevait nulle présence humaine. Le lettré Yi lui demanda : « Où sommes-nous ? »

Demoiselle Choe lui répondit : « Nous sommes juste au pied d'un petit pavillon situé sur une colline à l'écart. Mes parents n'ont pas de fils, et je suis leur fille unique. Pour me témoigner que j'étais leur seul amour, ils ont fait bâtir pour moi ce pavillon, sur la berge d'un étang couvert de nénuphars. Au printemps, disaient-ils, le lieu s'épanouira de ces fleurs en gloire. Sois-y heureuse, ma fille, et réjouis-toi en compagnie de tes servantes. Mes parents occupent le corps principal du logis, qui se trouve à bonne distance. Nous pouvons rire et nous divertir tout notre content sans courir le moindre risque d'être découverts. »

Lors elle lui offrit une coupe d'un vin capiteux, et improvisa un poème dans le style ancien.

*Accoudés à la pierre
Du parapet courbé
Là nous admirerons
L'étang aux nénuphars*

*La corolle des fleurs
Aux berges de l'étang
Où l'on entend bruïsser
Les amoureux murmures*

*La brume parfumée
Aux fragrances humides
S'élève doucement
Le printemps s'épanouit*

*Lors nous inventerons
De nouvelles paroles
Au rythme familier
Des danses du Bai Zhu*

*Les lueurs de la lune
Déclinant sur le ciel
Penchent l'ombre des fleurs
Sur la soie des coussins*

*Frôlez la longue tige
De ces fleurs, aussitôt
Tombent comme la pluie
Tous leurs pétales rouges*

*Le parfum bleu de l'air
Dissipé par le vent*

*Dans leurs plis et replis
Nos robes s'en imprègnent*

*La fille de Jia Chong
Admirez donc sa danse
Sous les rayons joyeux
D'un soleil de printemps*

*De sa veste de soie
Les larges pans des manches
S'accrochent dans les griffes
Des branches d'un rosier*

*Et dans ce mouvement
Réveille un perroquet
Qui s'était endormi
Au beau milieu des roses **

Le lettré Yi à son tour improvisa un poème :

*Serais-je par erreur
Entré au Paradis
Pour qu'ainsi tourbillonnent
Tant de fleurs de pêcher ?*

*Comment pourrais-je dire
En quels mots inventés
Le tourment qui me ronge
Le désir qui m'affole ?*

*Deux tresses sont tenues
Par des barrettes d'or
Du plus précieux des jades
Qu'elle a piquées très bas*

*Sa veste de printemps
N'est que légèreté
Tissée dans une pièce
De ramie teint en bleu*

*La fleur de nénuphar
Épanouit ses pétales
Qui tremblent sur leur tige
Au souffle du vent d'est*

*Ô vous le vent, la pluie
Ne les secouez pas trop
Ces branches foisonnantes
Toutes chargées de fleurs*

*De cette fée qui danse
Les manches de la veste
Si longues qui ondulent
Font tournoyer les ombres*

*Cachée parmi les branches
Des canneliers on voit
Danser la fée Heng-E
Déesse de la lune*

*Mais avant que la joie
Ne nous soit accordée
Déjà voilà qu'approche
Un cortège de peines*

*Les paroles nouvelles
De cette poésie
Certes aux perroquets
Ne devrez pas l'apprendre*